

Germaine Guèvremont (1900-1968)

Gabrielle Roy

Volume 33, numéro 3, hiver 1997

Le Survenant et *Bonheur d'occasion* : rencontre de deux mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036081ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036081ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Éloge funèbre de Germaine Guèvremont, écrit en 1969 pour la Société royale

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, G. (1997). Germaine Guèvremont (1900-1968). *Études françaises*, 33(3), 81-84. <https://doi.org/10.7202/036081ar>

GERMAINE GUÈVREMONT 1900-1968*

GABRIELLE ROY

AVERTISSEMENT

Écrit comme éloge funèbre peu après la mort de Germaine Guèvremont, ce texte de Gabrielle Roy n'a été publié qu'une seule fois, dans les Délibérations de la Société royale du Canada (série IV, tome VII, Ottawa, 1969, p. 75-77). Les manuscrits en sont conservés dans la Collection des manuscrits littéraires de la Bibliothèque nationale du Canada (fonds MSS 1982-11/1986-11, boîte 75, chemise 12) ; ils consistent en un manuscrit de la main de Gabrielle Roy comptant huit feuillets et en un dactylogramme de cinq feuillets tapé au propre par une secrétaire, peut-être à partir d'une première copie dactylographiée aujourd'hui perdue. C'est ce dactylogramme qui a vraisemblablement servi de base à la version imprimée du texte, version que nous reproduisons ici, en signalant au passage quelques variantes.

Gabrielle Roy et Germaine Guèvremont se sont rencontrées vers 1960, grâce à leur amie commune, Cécile Chabot. Elles se sont vues à quelques reprises pendant les dernières années de la vie de Germaine, mais leurs relations sont toujours demeurées épisodiques, Gabrielle ne sortant guère et Germaine étant de plus en plus empêchée par la maladie. Elles se sont écrit, cependant. On trouve, dans le fonds Gabrielle Roy de la Bibliothèque nationale du Canada (boîte 16, chemise 2), neuf lettres de Germaine à Gabrielle, qui s'échelonnent de 1961 à 1967, et qui témoignent de l'affection qui liait les deux femmes. Quant aux lettres de Gabrielle à Germaine, elles n'ont pas encore pu être retracées.

François Ricard

* © Fonds Gabrielle Roy

Le jour où j'appris sa mort en était un d'une délicate beauté un peu poignante¹, comme elle en a tant de fois décrit le charme en des pages de son œuvre toute tournée vers le soleil et la silencieuse joie de vivre du monde terrestre. Tour à tour, se chargeant de nuages puis s'éclairant soudainement, le ciel me faisait penser à la vie de notre amie Germaine Guèvremont, tourmentée parfois, inquiète souvent, déçue dans le fond de son âme comme nous le sommes tous en fin de compte par l'amour humain. Pourtant, sur ce visage ne tardait jamais à paraître, tout pareil à une éclaircie, le rayonnant sourire des yeux les plus bleus du monde.

« Soleilleux » était d'ailleurs l'un de ses mots de choix, et ce n'est pas sans raison qu'elle eut pour auteur de chevet, sa compagne jusqu'à la fin, Marie Mauron, interprète inspirée de la Provence.

Germaine Guèvremont naquit à Saint-Jérôme, enfant de Joseph-Jérôme Grignon, avocat de son métier, mais peut-être plus souvent occupé à la pêche ou encore à écrire de fougueux articles de journaux, et de Valentine Labelle, dont on nous dit qu'elle était une fort belle personne, de surcroît douée pour la peinture. Mais c'est à Sainte-Scholastique, où la famille déménagea, que grandit Germaine, en compagnie de Jeanne, sa sœur aînée.

Fut-elle l'enfant parfaitement heureuse qu'elle décrit dans l'extrait déjà publié de ses souvenirs d'enfance, « Le premier miel² », auquel elle travaillait encore quelques jours avant sa mort ? Choyée, en tout cas, elle le fut, mais heureuse vraiment, cette petite fille déjà tracassée par les cachotteries du monde adulte, si perspicace, trop perspicace... c'est à se le demander. Cette terrible lucidité chez Germaine, n'eût-elle été constamment tempérée par l'angoisse d'un cœur frémissant, aurait pu faire d'elle un écrivain d'un mordant redoutable.

Elle vint tard à la littérature, ayant auparavant pris largement le temps de vivre. En 1916, elle épousa Hyacinthe Guèvremont. Le couple vécut quelques années à Ottawa avant de venir s'installer à Sorel, lieu d'origine de Hyacinthe Guèvremont. Cinq enfants leur naquirent.

Plus tard, la famille ayant grandi, Germaine devint correspondante de la *Gazette* de Montréal, puis rédactrice du journal local, *Le Courrier de Sorel*. Elle donna aussi des contes à la revue *Paysana*, dont elle tirera la matière de son premier livre, *En pleine terre*. Cependant son œuvre majeure tardait.

1. Germaine Guèvremont est morte à Montréal le 21 août 1968.

2. « Le premier miel », extrait d'un récit autobiographique inachevé, a paru dans *Le Devoir* du 31 octobre 1967 ; un autre extrait, intitulé « À l'eau douce », avait paru dans le magazine *Châteline* d'avril 1967.

Peut-être, comme l'eau qu'elle aima presque à l'égal du soleil, était-elle de ces âmes réfléchissantes qui ont besoin que se fixent longuement en elles les images avant de les amener à la lumière.

En 1945 parut *Le Survenant*, puis, deux ans plus tard, son prolongement, *Marie-Didace*. Sur ces deux livres repose le renom de Germaine Guèvremont en notre pays comme en France, comme aux États-Unis, où *Le Survenant* a nom *The Outlander*, comme en Grande-Bretagne, où il s'intitule *The Monk's Reach*.

Quel est donc l'attrait de cette œuvre mince, somme toute, tranquille et discrète, pour avoir assuré à son auteur, chez des gens de goût, une amitié de si grande ferveur ?

Certaine critique, dès le départ, rangea *Le Survenant* dans le genre peu aimé chez nous de roman du terroir³. Germaine Guèvremont en fut agacée, non sans quelque raison d'ailleurs. En effet, quoi de plus éloigné, en un sens, de l'esprit de terroir que ce récit envoûtant où le ciel, l'eau, la route, le vol des oiseaux migrateurs, ce passant ironique, le Survenant, où tout, en fait, se rit de la soi-disant stabilité humaine et du quotidien ancré, pour nous projeter plutôt vers l'énigme du lointain toujours renouvelé.

Les paysages, partout présents dans ce livre, décrits avec la véracité, le ton d'authenticité que l'on n'a en général que pour les lieux connus depuis le plus jeune âge — ces tendres îles de Sorel cernées avec tant d'amour qu'on ne saura plus jamais les voir qu'à travers les yeux de Germaine — ces paysages n'étaient donc pas ceux de son enfance à elle, mais de celle de son mari qui mit du temps d'ailleurs à les lui faire accepter. Mais ensuite, quel attachement passionné chez Germaine pour ce Chenal du Moine !

D'âme au fond si craintive qu'elle ne se départit peut-être jamais d'un tremblement intérieur, il lui fallait sans doute, pour faire offrande d'amour⁴, un appui viril.

Toutefois, sous le coup de la nécessité — une longue maladie de son mari entraînant la gêne financière du ménage — elle se résolut à tenter, non sans appréhension, j'imagine, l'adaptation du *Survenant* pour la radio puis pour la télévision.

D'emblée elle atteignit une telle maîtrise du genre que l'on ne sait plus trop aujourd'hui lesquels, parmi ces visages et ces paysages foisonnants du Chenal du Moine, nous viennent du livre ou de l'écran. Aucun autre écrivain chez nous ne sera sans doute parvenu à un tel accord entre les images issues de ses rêveries

3. Variante (manuscrit main) « Certaine critique, pour vouloir aller trop vite, peut-être, avait dès le départ rangé *Le Survenant* dans le genre peu aimé chez nous de roman du terroir. »

4. Variante (manuscrit main) : « sans doute, sur quoi bâtir son offrande d'amour. »

pour être transposées sur la page blanche, et celles reprises à l'écriture pour être transposées de nouveau en d'autres images, maintenant, si l'on peut dire, tangibles⁵.

Si timide, si effacée, Germaine Guèvremont a gagné néanmoins la capricieuse faveur populaire. De hautes marques d'estime lui ont aussi été octroyées : les prix Duvernay et Olivier de Serres ; le prix du gouverneur général du Canada ; la médaille de l'Académie canadienne-française dont elle était membre aussi bien que de la Société royale du Canada ; enfin, des doctorats d'honneur des universités Laval et d'Ottawa.

Au cours de ces années d'éclatant succès où il lui fallut toutefois délaissier, au profit de la télévision, ce qui s'appelle à proprement parler écrire, elle souffrit du sentiment d'une culpabilité constante, harcelée par la pensée de n'avoir pas accompli tout ce qu'elle aurait dû.

Ne la sachant pas encore si fatiguée, je la pressai un jour, sa vie matérielle maintenant assurée, d'écrire un autre livre. Germaine me jeta un vif regard, presque de détresse, avant de répondre, comme si elle en était à ses tout premiers pas : « Je vais essayer. »

Et Dieu sait qu'elle essaya. Mais, affaiblie de santé, usée, à vrai dire, et de plus en plus inquiète aussi de ne jamais faire assez bien, elle peinait sans fin pour s'arracher quelques pages encore du récit de son enfance qu'elle aurait tellement aimé terminer avant de s'en aller. Du reste, écrire, je pense bien, ne lui fut jamais facile. Nous ne pouvons savoir quelle fatigue lui auront coûtée ces si reposantes images d'eau, de paix et de ciel dont elle nous a fait ample provision.

Tout juste un jour ou deux avant sa mort, à une amie qui se trouvait auprès d'elle à l'hôpital, elle confia sur le ton d'une infinie nostalgie : « Je n'ai plus envie maintenant que de silence et d'espace. »

Peut-être ne désirons-nous jamais, en plus grand, que ce que nous avons déjà en partie.

Car d'espace et de silence, voilà de quoi Germaine était riche précisément. Atteinte de surdité depuis bon nombre d'années, enfermée progressivement dans le silence (et ne serait-ce pas là le secret d'une atmosphère assourdie parfois dans son œuvre ?⁶), elle s'en était pourtant échappée pour courir en imagination sur les routes de son Survenant — avec lui — vers une vision élargie, lumineuse, des relations humaines⁷.

5. *Variante (dactylogramme)* : « ses rêveries pour être transposées de nouveau en d'autres images. »

6. *Variante (manuscrit main)* : « ne serait-ce pas la raison d'un calme si touffu parfois dans son œuvre »

7. *Variante (manuscrit main)* : les routes avec son Survenant, livre, il se peut, avant tout d'évasion, d'élargissement. »